L'Algérie de l'enfance

1943 et après...

Selon leur orientation, les vents nous apportent indifféremment la salinité de la Méditerranée proche, l'odeur de la vase des marais, l'âcreté des bouses de troupeaux, de chèvres surtout, et ce que je sens aussi très tôt c'est la fermentation du raisin dans les caves proches de chez nous, l'odeur du marc au passage des citernes. J'aime ces multiples odeurs, celles aussi de toutes ces dames parfumées de la société coloniale, à la messe du dimanche, où les poudres fortes des maquillages se mêlent à l'eau de Cologne, à la brillantine des messieurs, plus particulièrement le jour des Rameaux, entre l'étalage des voilettes et autres chapeaux, au milieu d'une forêt de rameaux d'olivier enrubannés, décorés, surchargés de friandises, portés à bout de bras, fierté des uns, jalousie des autres.

Un peu plus tard, garçonnet, lorsque j'entends arriver l'autocar d'Oran, autorisé à mettre un pied sur le pas de la porte, je me précipite alors pour le voir passer et je reste planté là, recevant dans le nez le cadeau d'huile cramée qu'il me fait en s'éloignant. Ça me plaît bien. Bien étrange aujourd'hui que j'ai les cheveux gris...

Quand dans la modeste maison d'un village d'Oranie, celle d'un boulanger, je vois le jour, je ne sais pas encore que le monde a basculé dans l'horreur de la guerre, je me contente de brailler, pour moi-même. Il paraît que je suis coléreux, que je pleure souvent, je n'en connais pas la cause. Les pleurs de l'enfance, voilà tout. Je reviens de loin aussi, paraît-il ; je dois ma survie, je l'apprendrai plus tard, à une simple pomme de terre, oui, maman m'a raconté le retour de chez le médecin, impuissant, ne me laissant que peu de chance ; or, à peine descendu de la voiture, j'ai marmonné, m'a-t-on dit : "Pommette, pommette", d'abord personne n'a compris, sauf grand-mère : "Oh ! il a faim, je crois que ce petit réclame une pomme de terre, si on essayait." Alors, les femmes en ont fait cuire une devenue purée, que j'ai avalée goulûment. J'ai dû ensuite ma résurrection définitive aux piqûres d'eau de mer, semble-t-il.

Je ressens cette pièce fraîche, comme son carrelage, celle de l'arrière du magasin de la boulangerie où, tôt le matin, maman fait la vente au comptoir du pain sorti la nuit du pétrin du père. C'est la pièce, la salle-à-manger je crois bien, de mes terreurs aussi, ça c'est sûr, à cause de la piqûre au ventre que celui-ci doit me faire régulièrement, j'en ai oublié la raison, alors je tourne autour de la table, plusieurs fois, pour lui échapper mais c'est peine perdue. Il paraît qu'alors je deviens vert de frousse. Mais c'est la pièce aussi de la crèche et de l'arbre de Noël. On nous tient à l'écart, nous les enfants, le temps du passage du père Noël incarné par le frère de papa, Maxime mon parrain ; trois coups frappés, la voie est libre, nous y voici. L'odeur des boules de cyprès, la lumière violette de la pe-

tite crèche, je les aurai toujours au fond de moi, comme cette première et belle automobile miniature, la Jeep offerte par de bons amis, monsieur et madame Répelin. Elle sent le fer. Ce goût de fer me remonte tout à fait fidèlement aujourd'hui encore, comme celui du grésil du ménage, de la pompe à fly-tox contre les mouches, de l'eau de javel sur le carrelage… La fragrance aussi des boules tombées à terre sur ce long chemin bordé des deux côtés de hauts cyprès, un jour de grande tristesse pour les miens. Je suis trop petit encore pour comprendre qu'au bout c'est le cimetière, je saurai plus tard qu'alors on enterrait mon unique frère de quelques mois seulement.

Je grandis, ma première petite école : deux maîtresses, une qui me fait peur, elle n'a pas l'air de m'aimer – ou c'est une idée de gosse, mais les gamins sont perspicaces – elle est sévère, oh oui, tuer la maîtresse, c'est une vipère ; plus tard je comprendrai qu'elle avait été amoureuse de mon père, alors peut-être se vengeait-elle sur moi ! L'autre, le souvenir merveilleux au contraire d'une femme, madame Parodi, qui me fait progresser avec douceur. J'ai un petit tablier à carreaux colorés, et aussi un autre tout noir, nous sommes tous plus ou moins ainsi habillés, les écoliers arabes parfois dans leur petit burnous. Pour la photo de classe nous sommes mélangés, sauf sur l'une d'entre elles où les enfants européens sont alignés, debout selon la taille, tandis que les jeunes autochtones sont accroupis au premier rang, je ne le remarque pas alors. Mais, adolescent, mon regard sur cette photo retrouvée va susciter chez moi interrogation puis désapprobation, plus tard. Petit, je ne vois pas de différence, pourtant nous ne nous fréquentons pas en dehors de

(...)
dans quelques minutes pour une simple escale technique mais il serait inimaginable qu'il n'y ait pas un journaliste pour quelques mots à recueillir – faut ménager le leader, diplomatie oblige – et c'est moi évidemment. Je tempête, deux bergers me regardent me débattre pour sortir de là, je les houspille ; enfin, mesurant mon désarroi, ils consentent à me pousser. J'ai du sable partout, bien que je me sois secoué, lorsque je serre la main du géant, ainsi m'apparaît-il ; son propre entourage qui l'accompagne est aussi impressionnant. Il se rend à une séance de l'OUA, je vais faire une interview de pure convenance. L'escale technique me permet de lui demander, avec une pointe d'espièglerie dissimulée si aujourd'hui l'Afrique a les leaders à la hauteur des problèmes à résoudre… Amin Dada part d'un grand éclat de rire, pour me dire : "Mais Monsieur, il y a moi, Monsieur !" Dont acte.

J'ai croisé Romain Gary s'en revenant de la brousse, sous sa casquette il est cramoisi, il a vu aussi Dominique Ponchardier, le Haut-commissaire – on dit ici le Haussaire – pour les besoins de son enquête. Ponchardier lui ressemble, je trouve, du moins paraît de la même trempe d'hommes, de baroudeurs, celui-ci a déjà derrière lui un passé bien rempli, de résistant, homme de maquis, de missions exceptionnelles, souvent secrètes, ambassadeur aussi en Bolivie, avant de s'en venir exercer ici à Djibouti. Et puis, ils se retrouvent entre écrivains, parce que notre Haussaire est connu également sous le pseudonyme d'Antoine Dominique, auteur de la célèbre production du Gorille, prolifique avec sa série de dizaines d'ouvrages. On lui attribue le terme de barbouze. Gary fait une série de reportages pour France-Soir, sans doute seront-ils en-

des poulies d'eau qui ne cesse ni la nuit ni le jour, forme le souffle et la voix de cette ville et son éternité."[6] Le vice-consul nous recommande d'éviter le nord du pays, bastion des royalistes nostalgiques, tandis que le Yémen est devenu une république, après un coup d'Etat en 1962 menant à une guerre civile de huit années. Les tensions sont encore perceptibles. Alors que je rédige ce livre, plongeant dans mes archives, je viens de mettre la main sur des feuilles bien jaunies à présent, exposé que j'ai donné plus tard devant le Rotary de Cayenne, lorsque je serai en poste là-bas : "Les gens d'Aden, c'est-à-dire de l'autre Yémen, celui du sud, me pardonneront peut-être si je parle du Yémen originel, celui qui est sorti intact du passé. Le Yémen fut en effet précédé de plusieurs grands royaumes préislamiques dont le célèbre royaume de Saba au nord. Aucune forme extérieure de civilisation ne l'a vraiment marqué, ni l'Empire Ottoman et, beaucoup plus tard, pas davantage les Egyptiens de Nasser. Nulle ou peu d'empreintes venues du dehors. C'est un sentiment étrange que celui de se retrouver face à une nation féodale comme surgie du temps, venue jusqu'à nous. Je découvre le Yémen au sortir du Moyen-âge même si on y circule à moto, en voiture et que la télévision est là. Son peuple est resté authentique, avec ses traditions d'hospitalité, de labeur de tous les instants, mais rude, dur comme la roche qui l'enserre de toutes parts. Le Yémen offre l'un des livres les plus vivants de l'histoire du monde arabe que nous avons la chance de pouvoir encore feuilleter aujourd'hui, dans

---

6. *Fortune carrée* by René Julliard - 1955. Dans *La dame de Djibouti* (reprise améliorée de *Sous les étoiles de Dankalie*) j'ai consacré plusieurs pages à ce fascinant pays, lors du périple là-bas de l'un de mes personnages, Alexandre Chattawak.

son origine préservée. C'est un témoignage assurément émouvant, bien présent, du monde arabe d'hier." Avec Geneviève, nous avons eu le privilège de le vivre pendant quelques jours.

Revoici Djibouti

C'est samedi, repos cet après-midi et demain. Cigarette, une Camel, je suis bien ; dehors, le ciel dégouline, mais comment, c'est ça le pays qui passe pour être l'un des plus chauds de la terre ? Mais oui, mon bon jeune homme, et vingt degrés à peine ce matin, l'hiver ici aussi. Quel concert : la grande bassine en aluminium est restée dehors et ça dégouline du toit, des toc, toc ! dans une bassine oubliée, de plus en plus pressants. Le climatiseur, pas la peine. Je suis bien oui, le vent, la pluie me rendent heureux, la terre chante à sa manière, elle refait aussi le vert de ses pâturages.

Ce matin, de retour à la maison après les journaux parlés, tentation de mettre un disque, mais non, le vent sifflait déjà derrière mes jalousies, il était une complainte, un chant. Pour un peu j'allumerais l'un des petits chandeliers indiens achetés l'autre jour. À l'étage au-dessus, Alain, le jeune collègue technicien, joue de l'orgue, son passe-temps favori quand il n'est pas au pupitre du JT, ou au remplacement d'un néon, à des soudures, des enregistrements, des photos. Ici, on fait tout. (...)